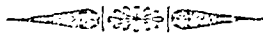


“Cet événement inespéré produisit sur le moral du malade le plus heureux effet ; il revint à lui, reprit quelques forces, et grâces aux soins multipliés et assidus de sa femme, il parut entrer en convalescence. Cependant il était en proie à une fièvre qui le minait insensiblement. Quelques démarches furent nécessaires pour obtenir un congé ; elles furent accueillies, et quelques jours après, le sergent et sa femme revenaient en France munis d'un congé de six mois. A mesure que le vaisseau approchait des rivages de France, le malade sentait ses forces remître, la fièvre devenait moins opiniâtre ; elle cessa quand il mit le pied sur le sol de la patrie. Ils arrivaient enfin à Cambrai il y a une quinzaine de jours ; mais le sergent était encore tellement exténué, que ses amis et ses parens le reconnurent à peine. Déjà cependant il est aujourd'hui presque entièrement rétabli. Il est inutile d'insister sur les fatigues que l'excellente Mme. Miollet a éprouvées pendant son long voyage ; mais son dévouement suffisait à tout : il semblait que ses forces eussent décuplé. Aujourd'hui elle montre une modestie qui n'a d'égale que la courageuse et inébranlable persévérance dont elle a fait preuve.



L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Les années de la république et de l'empire, qui, par la permission de Dieu, ont accompli tant de faits glorieux, siers et longtemps de leurs éclatans succès, avaient trop oublié, comme la nation qui elles représentaient sur les champs de bataille, celui qui peut dispenser la victoire. Leur désespoir fut grand au jour des revers, parce que le nom du Très-Haut n'était ni sur leurs drapeaux, ni dans leurs cœurs. Les désordres de la révolution française avaient porté leurs fruits, et les déplorables doctrines philosophiques qui les avaient enfantés n'avaient rien perdu de leur désastreuse influence. La religion, nominativement rétablie dans son culte et ses ministres, n'exerça point, durant ce temps de deuil pour la foi, une influence assez indépendante du principe du gouvernement, pour s'opposer victorieusement aux envahissemens toujours croissans des progrès de l'incrédulité. Les armées de la restauration, composées des glorieux élémens de la grande armée, héritèrent de cette répulsion vague qui existait en France contre la bienfaisante intervention de la religion hors de ses temples. Les soldats, et surtout ceux que d'honorables et vieux services désignaient à la reconnaissance du pays, ne virent pas, sans éprouver un profond mécontentement, le rétablissement, dans les divers corps de l'armée, de l'antique et prévoyante institution des aumôniers, qui remonte au règne de Charlemagne.

L'anecdote qu'on va lire, et qui repose sur les faits les plus authentiques, servira à prouver à la fois, d'une manière touchante, et l'injustice de cette haine aveugle, et l'heureuse influence que la religion peut exercer sur les esprits les plus prévenus.

Au commencement de 1817 il y avait en garnison à Amiens un régiment de dragons, remarquable par sa belle tenue ; il était en partie composé de vieux soldats qui avaient fait la longue et sanglante guerre de la Péninsule. Sur la demande du nouveau colonel, un aumônier fut attaché à ce beau corps. Cette circonstance excita aussitôt de vives rumeurs parmi les soldats : dans